Document généré le 23 avr. 2024 19:46

Séquences
La revue de cinéma

Rossellini gagne avec « le général Delia Rovere »

Numéro 18, octobre 1959

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52169ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1959). Rossellini gagne avec « le général Delia Rovere ». *Séquences*, (18), 23–24.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rossellini gagne avec "le général Della Rovere"

Roberto Rossellini vient de remporter deux récompenses à Venise pour son dernier film, Le Général Della Rovere. *Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs les principales réponses qu'il a données aux questions de Jean Douchet.*

Les faits

Pendant l'occupation, Giovanni Bertone (interprété par Vittorio de Sica) gagnait sa vie en faisant croire aux parents des prisonniers de la Gestapo qu'il pouvait, grâce à ses brillantes relations, éviter à ceux-ci la déportation ou l'exécution. Il fit de nombreuses dupes jusqu'au jour où une femme (interprétée par Anne Vernon) vint le trouver et lui remit 100,000 *lires pour faire libérer son mari. Bertone lui annonça que tout s'était bien passé au moment même où elle venait d'apprendre qu'en réalité son mari avait été fusillé. Ecoeurée, la malheureuse dénonça l'escroc à la Gestapo. La police allemande songea alors à utiliser à son tour les services de Bertone. Elle le mit en prison en le faisant passer pour le général italien, qui venait d'être tué au cours d'un débarquement clandestin en Italie où il arrivait pour organiser la résistance. Mais une fois en prison, l'escroc, le faux général Rovere, refusa de jouer le rôle de "mouton" auquel on le destinait. Il mourut fusillé par les Allemands sous le nom du vrai général.*

— Le sujet du "Général Della Rovere" vous a-t-il été imposé?

— On ne m'impose jamais un film. On m'a proposé le sujet, il m'a plu, j'ai accepté de le tourner. J'ai été immédiatement intéressé par le cas extraordinaire de ce personnage qui a existé et qui fut à la fois un lamentable escroc et un authentique héros. Historiquement on n'a pu encore le définir. Certains le considèrent comme un espion, d'autres comme un mythomane. Personnellement, je l'ai imaginé comme un personnage un peu fou, tricheur, un escroc bourré de bonnes intentions. S'il commet le genre d'escroquerie le plus ignoble qui soit, celui de profiter du désarroi des familles des prisonniers arrêtés par la Gestapo pour leur soutirer de l'argent, il n'a cependant pas conscience de les voler mais de leur vendre du réconfort. Il essaye même, dès qu'il le peut, de les faire libérer. Quand il est démasqué, les Allemands l'utilisent alors pour tenir en prison le rôle du général Della Rovere, tué par eux lors d'un débarquement clandestin, et qui était l'un des piliers de la résistance. Mon personnage se prend à son rôle, il s'imagine peu à peu être réellement le général. Il se comporte comme le général se serait comporté et meurt finalement en héros. En dehors de ce cas étonnant, il m'intéressait de réaliser un film historique sur une période à la fois si proche et si éloignée heureusement de nous. Toutefois le reproche que j'adresserais à mon film c'est d'être trop construit, de se fonder sur le développement continu de l'histoire.

— En combien de temps avez-vous réalisé votre film?

— Au départ, le plan de travail prévoyait douze semaines. J'ai achevé mon film en 27 jours. Je n'ai pas besoin des habitudes traditionnelles pour tourner un film. Pour moi, l'inspiration vient sur le plateau. Mon travail sur le scénario du Général a consisté à tracer les grandes lignes de mon histoire et à imaginer de très près le caractère de mon personnage. Je n'ai pas d'idées préconçues avant de commencer à tourner et c'est le premier plan du film qui détermine toute l'oeuvre. Je ressens alors réellement le rythme que je dois lui donner, ce qui m'amène alors à imaginer mille choses qui sont l'essentiel de mon film. Je veux arriver sur le lieu de tournage avec une sensation neuve.

— Pourtant, si l'on prend l'exemple de PAISA, les six sketches de ce film semblent former un tout construit et concerté, avec l'épisode des moines qui est la clé de voûte du film.

— C'est exact. Je m'explique: j'ai une conscience très exacte de ce que je veux dire, mais je ne sais jamais comment je procéderai avant de commencer à tourner. Dans chacun de mes films, je veux capter la réalité. Or, la réalité n'existe pas, elle est toujours subjective. Il faut donc voler sur l'instant des sensations, des émotions qui créent alors un semblant de réalisme. C'est pourquoi j'essaye de fuir toute dramatisation.

— GENERAL DELLA ROVERE prolonge-t-il vos recherches esthétiques ou...

— INDIA 58 est plus proche de mon idéal. C'est vers cette forme nouvelle que je m'oriente. Avec *Général Della Rovere*, on revient à une forme plus traditionnelle liée à la narration de l'histoire. C'est pourquoi l'important pour moi, dans ce film, c'est le personnage, parce que foncièrement contradictoire. Je crains que mon film obtienne un grand succès, et malgré tout, je l'espère. Peut-être est-ce une erreur tactique de ma part que de l'avoir réalisé? Je ne sais pas encore exactement, je suis trop encore dans le coup. Je tâche d'envisager le pour et le contre, les dangers pour la poursuite de mes recherches et les possibilités qu'il m'offre. Attendons.

— Quelles sont donc ces recherches?

— Je voudrais continuer ce que j'ai commencé avec *India* 58: découvrir les êtres et les choses tels qu'ils sont, dans leur extrême simplicité. L'événement le plus menu de la vie quotidienne contient en lui-même une extraordinaire puissance dramatique. C'est pourquoi je refuse maintenant de regarder dans la camera. J'ai assez d'expérience pour savoir ce que peut donner l'image. Cela me permet d'être entièrement libre pour contrôler le plus complètement possible la matière et de cette façon je ne subis pas la tentation de la complaisance envers l'effet quel qu'il soit.

— Comment situez-vous GENERAL DELLA ROVERE par rapport à VOYAGE EN ITALIE?

— Je considère *Voyage en Italie* comme très important dans mon oeuvre. C'était un film qui reposait sur quelque chose de très subtil, les variations dans les rapports d'un couple qui subissait l'influence d'un troisième personnage: le monde extérieur qui l'entoure. *Général Della Rovere* ressemble davantage à *La Peur* qu'au *Voyage en Italie* bien que si j'y réfléchis en ce moment... c'est l'atmosphère très particulière de la prison qui détermine l'évolution de mon personnage.

Roberto Rossellini

Ce qui a rendu si difficile la carrière de Rossellini c'est, je crois, qu'il a toujours traité "à égalité" avec le public, alors qu'il est lui-même un homme exceptionnel; il ne s'attarde pas, il n'explique pas, il ne développe pas, il ne brode pas, il jette ses idées très vite les unes après les autres. On a pu écrire de lui: "Il ne démontre pas, il montre", *mais sa rapidité d'esprit, sa logique, son extraordinaire faculté d'assimilation, lui font prendre les devant et parfois semer ses spectateurs. Cette faculté d'assimilation, cette soif de généralités contemporaines, sont lisibles en clair dans le simple énoncé de sa filmographie:* Rome, ville ouverte *concerne une ville;* Païsa, *l'Italie tout entière, du Sud au Nord;* Allemagne, année zéro, *le grand pays vaincu et détruit;* Europe 51, *notre continent reconstruit matériellement, mais non moralement.*

Il s'agit en somme pour Rossellini de retrouver l'homme que tant de fictions abusives nous ont fait perdre de vue, de le retrouver d'abord par une approche strictement documentaire, puis de le jeter dans une intrigue la plus simple possible, le plus simplement possible racontée.

François TRUFFAUT

Septembre 1959